

«Les jeunes doivent garder leur liberté de penser»

Joël Dicker évoque pour le Labo24 ses années formatrices et les défis de la génération Y

LABO24 Ma vie
Ma région
Ma parole

Celiane De Luca

Joël Dicker n'est plus à présenter: vainqueur de prix littéraires prestigieux à seulement 27 ans, promu écrivain à la renommée internationale l'année suivante, il vit une impressionnante *success story*. On en arriverait presque à oublier que l'auteur de *La vérité sur l'affaire Harry Quebert* a pourtant commencé par être le jeune Joël, élève dissipé, fourmillant d'idées... Il a accepté d'ouvrir sa boîte à souvenirs à la rédaction 100% jeune du Labo24, et de prendre également le temps de partager sa vision de la génération Y.

Lorsque l'on demande à Joël Dicker quel genre de jeune il était, il prend un ton offusqué puis éclate de rire et rétorque que, jeune, il espère l'être encore! Mais il répond de bon cœur et le voyage dans le temps commence autour de cette question: quel type d'adolescent était Joël Dicker?

Pour répondre, il faut revenir aux sources de son amour pour la littérature, avant même celui pour l'écriture, bien avant la tornade *Harry Quebert*. Il faut retourner aux soirs de son enfance, lorsque ses parents venaient lui raconter une histoire avant d'aller au lit. «C'était un moment de la journée que j'adorais!» se souvient-il, nostalgique.

Musicien ou footballeur?

De ce rituel du soir est né un imaginaire foisonnant et de cet imaginaire, des projets. Beaucoup de projets. Parfois même un peu trop, avoue celui qui, très rêveur, avait la tête ailleurs durant les cours: «J'avais toujours des rêves plein la tête. Je rêvais de faire de la musique, d'être écrivain ou joueur de foot... Ce qui est sûr, c'est que je ne rêvais pas de l'école!»

Il réussira pourtant à achever un master... en droit. «Alors ça, c'est vraiment un grand miracle de la vie, je me demande encore comment j'ai fait. En littérature, par exemple, j'étais très mauvais! C'est la raison pour laquelle, après le gymnase, je ne suis pas allé en lettres et ai finalement choisi le droit. Mais je n'ai aucun regret.»

Joël avoue n'avoir véritablement découvert sa passion pour les livres qu'à l'adolescence: «Je suis lecteur avant tout. C'est en lisant les romans des autres qu'un jour, j'ai eu envie de me lancer dans la fiction.» Il rédigera plusieurs nou-



Le jeune Joël, alors âgé de 15 ans, en première année au Collège Madame de Staël, à Genève (ci-dessous), a bien grandi.

OLIVIER VOGELSANG/DR



«On peut accuser les jeunes d'être tout le temps sur leurs ordinateurs, mais il faut aussi se demander ce que les adultes font pour les intéresser à autre chose!»

Joël Dicker Écrivain

velles et quatre romans... tous refusés par les maisons d'édition, avant que *Les derniers jours de nos pères* ne soit finalement publié en 2012. Ces premiers textes sont des histoires inventées pour le plaisir, couchées sur le papier pour échapper aux murs de l'école.

Autre moyen de s'évader, ses voyages en Amérique, où il passe de nombreuses vacances en famille. Des vacances qui laissent un impact: «Je suis très marqué par l'étendue des Etats-Unis, c'est un pays qui ne se termine jamais. Ça nous donne l'impression de ne pas être limité. J'ai voulu m'approprier la taille de ce pays, pour ne pas avoir de barrières dans l'écriture d'un livre.»

Aussi n'est-il pas étonnant que l'auteur genevois y place ses intrigues, que ce soit dans *La vérité sur l'affaire*

Harry Quebert, ou dans son roman à sortir le 29 septembre: *Le livre des Baltimore*.

Plus épanoui aujourd'hui

Aujourd'hui, l'école et l'ennui sont loin derrière pour Joël Dicker, mais pas les projets ni les rêves. Libre d'écrire autant qu'il le désire et de vivre de sa plume, il se dit plus épanoui qu'il y a quelques années: «Je suis nettement plus heureux que quand j'étais adolescent, parce qu'à l'époque j'étais un peu paumé, je ne savais pas très bien ce que je voulais faire. Maintenant, si.»

Le temps vient alors de demander au vainqueur du Prix Goncourt des lycéens 2012, ce qu'il pense des jeunes de 2015. «Je crois que, bien sûr, on peut accuser les jeunes d'être tout le temps sur leurs ordinateurs, mais il faut aussi se demander ce

que les adultes font pour les intéresser à autre chose! Par exemple, c'est le rôle de tous les acteurs de la chaîne du livre de pousser les jeunes à lire. Le message que je veux faire passer aux jeunes, c'est de rester critiques et curieux, de garder une liberté de penser, malgré l'hyperconnectivité. Et pour cela, il faut de la discipline, du recul. Ce sera le défi de notre génération. Par exemple, j'écris sans correcteur automatique, mais avec un dictionnaire à portée de main, pour continuer à apprendre.»

Inviter les adolescents à lire, Joël Dicker y parvient magistralement. Mais finalement, ne trouve-t-il pas ironique que l'élève dissipé qui n'aimait pas les cours soit aujourd'hui l'auteur lu par des classes d'élèves... à l'école? «C'est vrai! (Rires.) Je leur demande pardon!»

Critique

A Boulimie, Tonton Pierrick avale l'histoire du rock et en recrache quelques rires

Le rock'n'roll se raconte autant qu'il s'écoute, c'est son charme. Flairant un heureux filon, et aguerris par son expérience de conteur radiophonique à l'enseigne des belles histoires de Tonton Pierrick, ce dernier se frotte à la scène afin d'«astiquer le rock». Tant de fougue ménagère ne pouvait que rendre sympathique cette heure de conférence à la pédagogie ludique, et réciproquement, où le batteur d'Explosion de Caca exhibe ses disques, son érudition fantasmagorique, ses breloques argentées et son talent de comédien.

Sur ce dernier point, le tonton a un peu de boulot. On le devine plus tendu que les cordes des guitares ornant jeudi soir la scène du Théâtre Boulimie, bondé de tout ce que Lausanne compte de comiques, musiciens et animateurs radio. Un public de connaissances bienveillant, mais un public de pros: pas le plus facile des dépucelements, surtout à 40 ans bien tassés. Mais le culot est un moteur puissant. Visiblement porté par un amour sincère pour le sujet de son monologue, Tonton Pierrick s'accroche au fil d'un texte bien troussé et



Pierrick Destraz astique le rock et sa guitare. M. BENKLER

d'une brochette de figures tutélaires du blues américain, dont il lance des extraits d'un claquement de doigts. Charley Patton, Leadbelly, Robert Johnson et son pacte faustien, âme contre virtuosité, deal fondateur de la mythologie rock'n'roll... Le prof astique lui-même quelques morceaux à la guitare ou à la batterie, voire à la guimbarde pour le passage le plus acrobatique de la conférence. On se laisse prendre au récit du conteur, bien que l'on reste ballotté entre la galéjade du one-man-show et la méticulosité de

l'exposé. Tonton Pierrick aurait pu oser forcer son délire, objectif qu'il atteint plus ou moins malgré lui lorsqu'il trébuche dans le texte et se rattrape d'un bon mot. La décontraction viendra aussi sûrement que le riff d'intro de *Johnny B. Goode*, qu'il décapule à la Fender (hérésie), au chapitre des pères fondateurs du rock'n'roll. L'occasion de rappeler qu'il n'est pas obligatoire de connaître plus de trois accords pour pondre des tubes, «demandez à Henri Dès!» On devine que, dans la salle, une paire de moustaches se marre

franchement. Le fils Destraz se frotte à un autre père, spirituel celui-là, en se glissant dans les chaussures en daim du jeune Elvis inventant le rock presque par accident, dans les studios Sun de Memphis. *That's All Right Mama*, entonne-t-il. Efficace comme en 1954. Le public tape du pied et le rejoint dans son hommage à l'enthousiasme si tangible qu'il en pondère les imperfections.

Lausanne, Boulimie
ce soir (20 h 30)
Nyon, Usine à Gaz
je 29 oct (19 h 30)